

25 OCTOBRE 1967

10 NOVEMBRE 1967

La Nouvelle

La Presse et les arts

MARCEL AYMÉ ET LES ARTISTES

De Pierre MARCABRU (« Paris-Press ») :

« Marcel Aymé avait en plus le goût des mots forts qui ont toujours effrayé ce troupeau de vieilles chaisières qui font et défont les réputations parisiennes. »

(...) « A sa manière, provincial de Montmartre comme Alain l'était de Rouen, personnage de l'autre avant-guerre, terrifié devant l'inhumanité du monde moderne tout autant que l'était Bernanos, mais sans l'âme d'un prophète, plutôt celle d'un joueur de dominos. En cela plus sage, quoique tout aussi imprudent dans les coups de gueule, et capable pour un ami d'aller au fond de sa colère. Espèce rare, je vous le dis, et que la littérature a depuis fort longtemps démobilitée. Espèce perdue que nulle réserve ne protège, et qui s'épuise lentement. »

Marcel Aymé (dont Gus Bofa avait illustré les œuvres, parmi beaucoup d'autres) aimait les artistes, lesquels le lui rendaient bien. Je pense à notre pauvre ami Pedro Florès, disparu quelques jours avant lui... Au cimetière Saint-Vincent, une foule énorme accompagnait l'auteur des « Contes du Chat Perché » et de « La Tête des autres ». J'y ai aperçu tous les interprètes de son Théâtre et de nombreux peintres, notamment Roger Wild, Gen Paul, Naly, Touchagues, Douking et Delanglade. Un grand écrivain, homme au cœur pur et merveilleux ami, vient de disparaître. La peinture aussi est en deuil.

ILS DETESTENT LA PEINTURE

De Jean BOURET (« Lettres Françaises ») :

« La Biennale de Paris a été la création de Raymond Cogniat, Haut fonctionnaire ayant du goût, il fit tout pour promouvoir cette institution qui montre à quel point les jeunes peintres détestent la peinture et font tout aussi pour la détruire. Raymond Cogniat est l'un de mes rares aînés qui ont aimé et aimé la jeunesse et mon amitié pour lui est fidèle, mais en voyant ce à quoi ont abouti tant d'efforts, de démarches, de diplomatie, je me dis qu'il a eu bien tort d'ouvrir cette boîte à Pandore et je me renforce dans mon opinion que la jeunesse constitue une catégorie dont il faut se méfier parce que, contrairement à ce que l'on croit, elle n'a nulle imagination créatrice, pas d'originalité profonde, et pense de plus en plus que nous la gênons dans son désir d'expansion en ne disparaissant pas assez vite de la scène avec notre bagage. La Biennale de Paris tord franchement le cou, en effet, à tout ce que les gens de ma génération ont pu défendre et aimer, la peinture, au bénéfice de ce qu'on appelle l'objet et qui peut être un serpent en baudruche, un moulin à prières

en plexiglas, une accumulation de boîtes à conserves, un cube en bois peint, un bac à photos, une flaque de Ripolin, trois femmes nues plaquées argent... On m'objectera que la Biennale a du moins une vertu qui est de constater un état, mais là je répondrai qu'elle ne représente pas un état général, mais une seule partie de cet état, car d'autres jeunes peintres existent dans une voie très différente, qu'ils prennent eux aussi pour la voie de la vérité, leur vérité, tout aussi valable peut-être ! »

La Biennale est, avant tout, un spectacle forain visant à l'attraction insolite, dans une atmosphère de kermesse scientifique-déconnante qui plaît à certains jeunes, exempts (comme dirait Dubuffet) de culture artistique. A ne pas prendre au sérieux ! Encore moins au tragique... Ce que fait, justement, une autre jeunesse qui attend, en rigolant, que ça se tasse.

SUPER-MAISON

De PIERRE MAZARS (« Le Figaro Littéraire ») :

« Triste bilan que celui dressé par M. Francis Spar pour *Connaissance des arts* : « Un musée national (d'art moderne) sans conservateur en chef depuis trois ans, un musée municipal, tout voisin, d'une saleté repoussante, des salles dans les deux musées où il tombe de la pluie et quelquefois des briques, une bibliothèque d'art moderne interdite au public, des expositions (Picasso, les chefs-d'œuvre des collections suisses) où les visiteurs sont obligés de faire queue sous la pluie ou le soleil et où ils doivent se résigner ensuite à ne voir les œuvres exposées que dans la bousculade, une donation Dubuffet qui entre aux Arts décoratifs et non au musée d'Art moderne... » Il est bien vrai que la situation des musées parisiens est critique. M. Francis Spar se montre partisan de la création d'une fondation pour les arts modernes avec un directeur qui pourrait ne pas être un fonctionnaire. Le budget initial annuel (sept cent cinquante mille francs) pourrait être alimenté par des mécènes, c'est-à-dire par de grandes industries. Quant au local, le Grand Palais, la gare d'Orsay, les Halles sont tout désignés.

L'idée d'une fondation serait-elle bien accueillie par les fonctionnaires des finances ? J'en doute. Mais il n'en est pas moins urgent de créer à Paris un vaste complexe d'art, où l'on organiserait des expositions, où l'on projetterait des films, où les étudiants trouveraient des salles de réunion et de conférences, où les artistes prendraient contact avec le public, comme à la Biennale. Une super-maison de la culture.

Une expérience de ce genre a eu lieu avec succès, cet été, au musée municipal d'Art moderne, et le ministre des Affaires culturelles est bien décidé à créer une sorte de direction des arts

plastiques à Paris, mieux adaptée aux besoins modernes. C'est urgent, quand on pense aux cinquante mille visiteurs par mois de Toulouse-Lautrec, en 1964 ; aux deux cent mille visiteurs par mois de l'exposition Picasso. »

... Sans parler de ceux de Vermeer, de Toutankhamon, de Bonnard et, bientôt, ceux de Ingres, qui seraient également intéressés de savoir (à titre d'amateurs et de contribuables) qui sera appelé à cette Direction des Arts plastiques. La plasticité, en art, s'étant très singulièrement étendue !

ÇA SUFFIT LARGEMENT...

De PHILIPPE LABRO (« Journal du Dimanche ») :

« Malraux a dit récemment à la Télé que ce qui manquait le plus à la peinture actuelle, c'était un peintre qui ferait des recherches dans le figuratif (et non plus dans l'abstrait). »

(...) « Rien à ajouter après le déluge des articles, interviews, critiques, etc., sauf cette phrase, relevée dans ses entretiens télévisés avec Roger Stéphane : « ... Nos chers amis les intellectuels ont un peu trop l'habitude de nous faire croire que l'essentiel de l'homme est ce qu'on ne connaît pas. Ça suffit !... »

L'art de négocier les tournants frôle, parfois, le numéro de cirque. Et cela ne fait que commencer !

« AVIDA DOLLARS »

De « Minute » :

« Dernier trait de génie de Salvador Dali : il mobilise l'art pompier au secours de Versailles.

Le mois prochain, à l'Hôtel Meurice, il donnera une exposition de l'art pompier du XIX^e siècle et de Meissonnier en particulier. Avec en prime, pour les visiteurs, la possibilité de participer trois fois par semaine à un dîner très parisien.

Simple détail : il n'en coûtera que 400.000 anciens francs pour 40 couverts. »

On l'aime bien, Dali. Même, on l'admire dans ses meilleures réussites picturales. Mais on le plaint de présider à des « burlesques » qui n'amuse plus personne. A commencer, peut-être, par cet « Avida dollars » un peu fourbu et sûrement mal conseillé...